

Les premiers haïkaïs francophones

Paul-Louis Couchoud (1879 – 1959), Albert Poncin et André Faure

*Accompagné du peintre André Faure, "mort prématurément des suites de la guerre", et du sculpteur Albert Poncin, Couchoud entreprend une longue flânerie sur une péniche qui descend lentement le cours des canaux. C'est alors que seront composés les 72 haïkaïs d'*Au fil de l'eau*, dont certains, malgré le passage de quatre-vingt-dix années, ont gardé toute leur profondeur ou leur fraîcheur.*

« Au fil de l'eau », juillet 1903. [72 haïkaïs. Publication privée, 1905.] Plaquette de 15 pages, sans nom d'auteur, tirée à 30 exemplaires hors commerce. Elle contient 72 haïkaïs, tercets irréguliers et sans rimes, composés par P.-L. COUCHOUD et deux de ses amis, parmi lesquels ALBERT PONCIN, au cours d'une navigation en chaland qu'ils firent, en 1905, sur les canaux de France. Ce sont, sans conteste, les premiers haïkaïs français qui aient été écrits.

Le convoi glisse déjà.
Adieu Notre-Dame ! ...
Oh ! ... la gare de Lyon !

Nu comme un dieu,
Au galop dans la prairie,
Il fait la réaction.

Dans la dahabieh
Les faiseurs de haïkaï
Eventent leurs jambes nues.

La nuit est-elle finie ?
Je soulève la bâche.
Eblouissement.

Ville endormie.
Un garde de prison passe,
Un volet s'ouvre.

Une prison. Des abattoirs.
Une patrouille au fond de la rue.
Oh ! vite vivre...

Entre les plats
Il lave son assiette :
Marinier amateur !

Sur le rebord du bateau
Je me hasarde à quatre pattes.
Que me veut cette libellule ?

Les joncs même tombent de sommeil,
Je rôtis délicieusement
Midi.

Dans la première écluse
La flûte pénètre
Nuptialement.

St-Mamme.

Dans le soir brûlant
Nous cherchons une auberge.
O ces capucines !

Chéri, chéri,
Ah ! Tu me fais mourir !
Douche dans le verger.

Au bord du vieux puits
Dès qu'elle a posé,
Elle me tend la rose.

La costumière de l'Opéra
Tient maintenant enseigne pimpante
A l'entrée du village.

Emilienne ! Emilienne !
Sans répondre, elle papillonne dans la nuit,
Feu follet de notre désir.

Entre deux amis,
Sous la tonnelle fleurie,
Je me suis guéri de l'amour.

Le bateau coule,
L'heure fuit
Insensiblement...

Les bateliers roupillent dans l'herbe.
Les deux chevaux s'en vont devisant.
Service accéléré.

Sur le chemin de halage
En bonnets de fous
Deux bourricots.

Le vieux canal
Sous l'ombre monotone
S'est vert-de-grisé.

Dans un monde de rêve,
Sur un bateau de passage,
Rencontre d'un instant.

Sautez mignonne, Cécilia !
Ce vieux marc est exquis.
Dîner d'adieu.

La lune montre l'oreille.
Les arbres semblent souffrir.
« Avez-vous vu trois filles ? »

Un cyclone cette nuit !
Non, c'est dans l'écluse
Le torrent qui nous soulève.

Quand on a enlevé la croûte noire,
Il reste une feuille de cigarette
Fromage de Melun.

Avec sa petite faucille
Comment pourra-t-elle ?
Faucher tout le champ ?

Les ombres des gladiateurs
Viennent sans doute lutter la nuit.
Forêt penchée sur les ruines.

Arènes de Chenevières.

Le bain rond
Est pour la nymphe du bosquet.
Le bain carré pour les faunes.

Thermes de Chenevières.

Polka dans la nuit.
Dans la zone de lumière jaune,
Silhouettes claires, silhouettes sombres.

La péniche vernissée
Ne se compromet pas
Avec les miséreux montluçons.

Cette vieille laveuse
Est la dogaresse
De la Venise du Gâtinais.

Montargis.

Sur sa mule pomponnée
Que vient faire à Montargis ?
Ce nain de Vélasquez ?

Réfectoire de couvent.
Les sœurs vont venir.
C'est quarante sous l'entrevue.

Le chevet sur le canal,
L'église de Montbouy
Sommeille depuis huit siècles.

L'azur triomphal
Transperce même
Le hêtre noir.

Moissonneurs dans les blés.
A l'ombre d'une gerbe,
Une grande soupière.

Les ombres s'allongent.
Les champs de seigles mûrs
Se mettent à flamber.

Dans le soir violet
Arrivée délicieuse.
Il faut coltiner des sucres.

La nuit nous enveloppe.
Les grillons se mettent à chanter.
Souper sous la vigne.

Vous qui passez dans l'ombre
Le long des peupliers
Etes-vous des amants ?

L'Armée du Salut
Promène sur les canaux de France
Une salle de prêche.

Au-dessus des feuillages
S'élève gravement
Le donjon de Coligny.

O sept écluses dans les pins !
De quel tombeau surhumain
Etes-vous l'escalier ?

Rogny.

Ouzouer.
Je trouve à ce nom
Une saveur patoise.

Dans l'antique église
Sous les chapiteaux obscènes
Un sacré-cœur de sucre.

Horizon solennel.
Le fleuve magnifique
Agonise dans les sables.

Bonny-Loire.

Les chirurgiens
Examinent l'intestin
De la bicyclette.

TINCTURA IODI
PEDONCULI CERASORUM
Le pharmacien s'est endormi.

Le pasteur
A pris pour petite bonne
Une jolie catholique.

L'orage se prépare.
Toutes les feuilles du tremble
Battent de l'aile.

Il est tout fier, le petit chat,
D'avoir fait peur
Au vieux coq.

D'une main elle bat le linge
Et de l'autre rajuste
Ses cheveux sur son front.

La vache repue
Ne voit que le pied
Du saule argenté.

On dit
Que la demoiselle du château ?
A une oreille de porc.

A la lisière de la forêt
Les grands sapins
Présentent les armes.

Au pied du donjon,
En demi-couronne,
Des toits gris et bruns.

Sancer.

Dans l'immense corbeille verte
De petits villages marron,
Deux ou trois.

Sur cette terrasse
Venir au crépuscule
Parler d'amour...

Le fleuve mal endormi
Fait vivre dans la terreur
Le village pelotonné.

St-Satur.

Dans la nuit silencieuse
Le fleuve épuisé et la vieille tour
Se rappellent leur vaillance.

Vieux combattants,
Les arbres sont toujours à leur poste
Devant le fleuve fatigué.

Dans la ville haute,
Une belle matineuse
Se coiffait à sa fenêtre.

Des assiettes peintes
Dans l'âtre des poulets rôtissent
Ah ! La bonne auberge !

Une simple fleur de papier
Dans un vase.
Eglise rustique.

Deux chênes géants
Gardent l'entrée
Du domaine.

Les fermes semblent des forteresses.
Les vaches ne vont que par douze.
Berry féodal.

Lorsqu'elle s'est dressée,
La paysanne aux grands yeux,
J'ai cru voir Artémis.

En route pour la foire.
Derrière chaque carriole
Une botte de foin.

Elle hale le bateau.
Quand l'épaule est meurtrie,
Elle tire avec le ventre.

Au débouché du pont...
Nom de Dieu ! c'est aussi beau
Que toute l'Espagne !

La Charité.

A l'ombre de la Mosquée
Voici justement
Le patio des Orangers.

Au-dessus du fleuve nocturne
La ville se silhouette.
Symphonie en bleu.

Tiré à 30 exemplaires

Une partie de ces poèmes furent publiés ensuite dans La Nouvelle Revue Française, a. VII. n. 84,
1^o septembre 1920, pp. 331-332.

Paul-Louis Couchoud
AU FIL DE L'EAU
Onze haïkaïs

Le convoi glisse déjà
Adieu Notre-Dame
Tiens ! ... la gare de Lyon !

Sur le bord du bateau
Je me hasarde à quatre pattes.
Que me veut cette libellule ?

Les joncs même tombent de sommeil,
Je rôtis délicieusement
Midi.

Dans le soir brûlant
Nous cherchons une auberge.
O ces capucines !

Sur le chemin de halage
En bonnets de fous
Deux bourricots.

Le vieux canal
Sous l'ombre monotone
S'est vert-de-grisé.

La vache repue
Ne voit que le pied
Du saule argenté.

Le fleuve mal endormi
Fait vivre dans la terreur
Le village pelotonné.

Dans la nuit silencieuse
Le fleuve épuisé et la vieille tour
Se rappellent leur vaillance.

Une simple fleur de papier
Dans un vase.
Eglise rustique.

Elle hale le bateau
Quand l'épaule est meurtrie,
Elle tire avec le ventre.

Références :

Paul-Louis Couchoud, *Japanese Impressions*, 1921 - *Japanese impressions*, [Sages et poètes d'Asie] with a Note on Confucius, translated from the French of Paul-Louis Couchoud by Frances Rumsey. With a preface by Anatole France, London, J. Lane : New York, John Lane company, 1921, In-8 ° , XXIV-155 p.

SHIBATA Yoriko, "Un voyage à la découverte du haiku et du waka: Recherches sur les lettres manuscrites de Paul-Louis Couchoud", Société de Littérature de l'Université de Tokyo, 2000. *Hikaku-bungaku*, No. 76, pp. 78-96.

Joseph Seguin de son vrai nom - évoquera plus tard le souvenir de ces années de découverte et d'euphorie :

"Donc nous sommes aux environs de l'année 1900. Quelques amis, tous étudiants, se réunissent périodiquement, rue Champollion, dans la chambre de l'un d'eux, Paul-Louis Couchoud, qui titulaire d'une bourse de la fondation Kahn, revient d'un voyage autour du monde, imprégné, ébloui, parfumé de son contact avec les anciens maîtres, sages et poètes, du Japon. Tout en nous offrant du saké dans de minuscules tasses nipponnes, tout en déroulant pour nous quelques-uns des précieux kakémonos rapportés de là-bas, il nous dévoile les beautés de Bashô et de Buson, nous initie à la sensibilité japonaise, nous explique ce qu'est le haïkai.

(...) Et voilà comment, dans un Paris que n'encombraient pas encore les autos (...) se forma, de la plus authentique, de la plus indiscutable façon le premier groupe de haïjin français."